

«Petit Doigt» de José Martí : un peu plus qu'une traduction¹

Alejandro Herrera Moreno
Fondation Culturelle Enrique Loynaz, Santo Domingo, République Dominicaine

Introduction

Inscrite dans notre projet d'analyse thématique de chacun des articles de *L'Âge d'or*, initiée avec « Un jeu nouveau et d'autres plus anciens » (1981)² et poursuivie avec « Les ruines indiennes » (1982)³, nous proposons dans cette communication l'analyse du conte « Petit Doigt ». Ce récit, comportant dix feuillets et deux gravures, divisé en sept parties, parut dans le premier numéro de *L'Âge d'or*, comme une adaptation d'un conte du français Édouard René Lefebvre de Laboulaye. Le conte français en question est intitulé « Poucinet », et fut publié, ainsi que d'autres, par l'auteur, dans son livre *Contes bleus*, à Paris en 1864.

Il faut souligner, car ce fut un motif de confusion même parmi les chercheurs, que ce « Poucinet » n'est pas identique au conte homonyme de Charles Perrault « Le Petit Poucet », publié en 1667, dont il diffère totalement quant à l'anecdote, tout en conservant une morale sur la sagesse du petit personnage.

Pour notre travail nous utilisons une édition originale en français du conte « Poucinet », publiée dans une réédition parisienne des *Contes Bleus*, de 1930, et nous nous fixons pour objectif premier la comparaison de la version française de Laboulaye avec l'espagnole de Martí, de manière à mettre en lumière la nature de l'adaptation de José Martí.

Cependant, avant d'aborder cette question, il convient d'effectuer une brève incursion dans trois aspects qui lui sont liés. Dans un premier temps nous exposerons quelques éléments concernant la figure de Laboulaye et sa relation avec Martí. Puis nous analyserons les valeurs principales du conte français, qui selon nous peuvent avoir incité le Maître à le retenir, dans la très rigoureuse sélection qu'il effectua, sans aucun doute, de tous les matériaux à présenter dans son oeuvre aux enfants. Enfin nous verrons quelques unes des idées de Martí concernant le travail de traduction, à partir desquelles nous expliquerons la méthodologie qui a servi de fondement à la comparaison des deux contes.

¹ A. Herrera, 1985, dans *Los jóvenes hablan sobre Martí*, Editorial de Ciencias Sociales, La Habana, Cuba, p.85-131, traduit de l'espagnol par A. C. Huby.

² A. Herrera et L.García : « Análisis del artículo « Un juego nuevo y otros viejos », communication inédite du XI Séminaire National Jeunesse des Études martiennes.

³ A.Herrera et L. García : « Análisis del artículo « Las ruinas indias », sous presse, *Revista de la Universidad de la Habana*.

Quelques éléments concernant Laboulaye et sa relation avec Martí

Dans le travail de Boris Lukin à propos de la version de José Martí de « La crevette enchantée », on peut lire la note biographique suivante :

« Édouard René Lefebvre de Laboulaye (1811-1883) fut un journaliste reconnu, un pédagogue et un homme public de tendance libérale, opposé à la politique du Second Empire et en faveur de la liberté de culte, de la presse et de l'instruction. Son idéal politique était les États-Unis. Il est l'auteur de nombreuses oeuvres, dont une satire contre Napoléon, traduites dans d'autres langues, dont l'espagnol (par l'écrivain argentin Juan María Gutierrez). Laboulaye écrivit le prologue du livre *Réformes de Cuba et de Porto Rico*, du combattant pour l'indépendance des colonies espagnoles et consul à Paris de la République de Cuba en armes, Porfirio Valiente Cuevas. »⁴

En lien avec le prologue cité, il est intéressant de souligner que Laboulaye manifeste clairement son opposition au Gouvernement colonial espagnol, dénonce le terrible système d'oppression et d'exploitation implanté par la métropole dans ses colonies et soutient pleinement les revendications des *criollos*. À titre d'exemple, voyons ce qu'il dit : « Voilà le régime colonial de l'Espagne. On l'a défini avec justesse: « Le despotisme militaire le plus absolu pour système politique, toutes les horreurs du monde moral pour système social et l'exploitation la plus sordide pour système économique. » La sentence peut paraître sévère pour qui ne s'est pas penché sur les faits, mais malheureusement elle est et sera toujours juste. »⁵

Les références à cet auteur que nous trouvons dans l'oeuvre de José Martí ont à voir avec la vie politique et littéraire française. Dans son article « Revue étrangère », publié dans la *Revista Universal*, à Mexico, en avril 1875, il écrit : « Après la session transcendante qui impliquait la situation future de la France, et que la parole de Laboulaye, à la fois vive et pratique, porta à un tel degré de sagesse... »⁶

Dans son article en français intitulé « La semaine à Paris » sans doute écrit en 1890 pour *The Sun*, de New York, il commente : « À cela sans doute pensaient les généreux artistes, les hommes de lettres éclairés qui venaient de se réunir pour fonder une maison de repos et de santé où les pauvres soldats de talent, les génies étouffés, les travailleurs fatigués, les écrivains, les peintres, viendront réchauffer leur vie d'errance au soleil de l'amitié. Detalle et Génome, Laboulaye et Charles Blanc sont les patrons de cette noble fondation. »⁷

La figure de Laboulaye apparaît souvent en relation avec l'Amérique du Nord. On sait, entre autres choses, qu'il a écrit un livre sur « L'histoire politique des États-

⁴ B.Lukin : « Versión martiana de un cuento popular de Estonia », dans *Acerca de la Edad de Oro*, ed. Letras Cubans, La Habana, 1980, p.337.

⁵ P.Valiente : *Réformes des îles de Cuba et de Porto Rico*, E.Imp.Centrale des Chemins de Fer, Paris, 1869 (Prologue d'E.Laboulaye), p.12.

⁶ JoséMartí : *Obras completas*, Ed. de Ciencias Sociales, La Habana, 1975, T.4, p.15.

⁷ *Idem*, T.15, p.224.

Unis » et qu'il fut président du Comité de l'Union Franco-Américaine pour la célébration du centenaire de l'indépendance de ce pays, en 1875.⁸ Martí le mentionne plusieurs fois parmi les participants à la donation pour la Statue de la Liberté, acte auquel le Maître accorda une grande importance symbolique. À ce propos il dit, dans l'une de ces « Nouvelles de France », depuis *La Opinión Nacional*, à Caracas, en novembre 1881 : « Dans l'après-midi du 24, des Américains distingués et des Français se réunissaient dans l'atelier de M. Gaget Gauthier, et écoutaient les paroles profondes de Laboulaye, le Français qui aime l'Amérique, et voyaient le Ministre des États-Unis planter solennellement le premier clou, qui fixe la pierre première, sur les planches qui doivent unir la majestueuse statue à son piédestal de pierre dure.... »⁹

Dans ces notes brèves, certaines facettes de ce personnage sont mises en lumière, qui peuvent avoir contribué à ce que le Maître s'en rapproche. Laboulaye était une figure importante dans le monde politique et littéraire français. Homme aux idées progressistes en son temps et dans son milieu, il se prononça même en faveur des idées anticolonialistes des causes cubaines et portoricaines. Cela s'ajoute à la valeur de ses récits pour enfants, ce qui a dû aussi avoir de l'importance pour Martí, et à propos de quoi on peut signaler un commentaire qui a accompagné sa traduction du conte intitulé « La nuit de San Marcos » adapté d'une légende estonienne : « Laboulaye, qui ces derniers temps a acquis de la renommée pour ses contes littéraires et politiques, en plus de sa solide réputation de juriste, d'historien et de journaliste, glisse pour les fêtes de Noël dans le *Journal des débats* l'un de ses charmants contes, pour enfant par sa forme et profondément philosophique par son contenu. »¹⁰ Et c'est précisément des éléments importants de son conte « Poucinet », qui nous occupe en particulier, dont nous allons traiter dans le paragraphe suivant.

Valeurs fondamentales du conte « Poucinet »

Une analyse détaillée du conte français met en lumière deux aspects importants qui doivent avoir été ceux qui attirèrent le plus l'attention de Martí, sans doute pour les présenter dans leur forme originale, comme potentiellement transposables dans ses perspectives éducatives précises et bien déterminées. Il s'agit des oppositions de classes sociales implicites dans le conte et son caractère clairement anti-monarchique et de la présentation de trois types humains.

En ce qui concerne le premier aspect, il n'est pas nécessaire de faire un commentaire, les visées de revendication sociale de *L'âge d'or* étant bien connues. Il est clair que tout thème qui pouvait être utilisé pour aborder le thème des classes sociales et plus encore, pour déhiérarchiser des formes de gouvernement autocratiques et caduques comme les monarchies, serait bien reçu par Martí.

Pour ce qui est du second aspect, les types humains, commençons par signaler que l'incursion dans ce thème dans le cadre de la littérature pour enfant trouve ses

⁸ Anonyme : *Diccionario Hispano Americano*, Ed. W.M.Jakson, C.H.Simonds, Co imprimeurs, Boston, s.d., T. XII, p.463.

⁹ Martí : *Op.cit.*, p.14, p.180.

¹⁰ Lukin : *Op.cit.*, p.342.

antécédents chez Charles Perrault (1628-1703) et, à ce propos, Alga Martina Elizagaray souligne : « Perrault est un maître dans la connaissance et le maniement de l'âme humaine et de ses hauts et bas ; c'est pourquoi les contes transcendent l'étroit contexte monarchique et féodal de l'époque où ils surgissent comme oeuvre littéraire. Le résultat : un classique universel pour tous les âges, un échantillon de types humains symboles de vertus et de défauts fondamentaux. »¹¹

Cette ligne est aussi poursuivie par le français Laboulaye, qui dans son conte « Poucinet » présente trois attitudes différentes face à la vie chez ses trois personnages principaux : Pierre, Paul et Poucinet, dont les agissements et le destin final sont en concordance exacte avec ce qu'ils représentent, de même que leurs qualités physiques sont en pleine adéquation avec leurs qualités morales.

Une brève et rapide synthèse de chaque personnage dans le conte français s'avère, à ce propos, très parlante:

POUCINET est malicieux et blanc comme une femme. Il est toujours actif, s'intéresse à tout et veut comprendre le pourquoi des choses. Sa soif insatiable de connaissance l'amène à découvrir les éléments enchantés (la hache, la pioche et la coquille de noix) qui lui permettront de surmonter les épreuves imposées par le roi. Il se préoccupe de ses frères quand il gagne les faveurs du monarque, en dépit de leur mauvaise attitude. Grâce à son astuce et à son intelligence il vainc le géant, surmonte les épreuves imposées par la princesse et parvient à l'épouser. Il succède à son beau-père sur le trône et gagne la tendresse de son épouse et de la cour entière grâce à son talent et à sa bonté.

PIERRE est gros, grand, rougeaud et stupide. Face à la soif de connaissance de Poucinet, il l'invite à ne pas se fatiguer par plaisir, car cela n'en vaut pas la peine, mais il n'est pas méprisant envers son petit frère, bien qu'il soutienne son envieux frère Paul dans ses moqueries, par manque de jugeote. Cependant, dans le fond, c'est un personnage noble, il reconnaît et se réjouit des succès de Poucinet face aux épreuves du roi et parle en bien de lui au monarque. Lorsque son frère part dans la forêt du géant, il pleure, mais se montre incapable de l'accompagner. Cela se produit au début de la Partie IV du conte et c'est la dernière fois que Pierre est mentionné. Le personnage disparaît ainsi, il n'y a rien de remarquable à la fin de sa vie, conformément à son attitude passive et indifférente.

PAUL est maigre, jaunâtre, envieux et pervers. Face à l'appétit de connaissance de Poucinet il est méprisant, grossier et moqueur. Comme il tient tout pour acquis, la curiosité persistante de son petit frère le dérange. Il ne reconnaît pas ses exploits lorsque Poucinet surmonte les épreuves imposées par le roi et c'est lui qui suggère au monarque malhonnête de l'envoyer chercher le géant pour, de cette manière, se débarrasser de lui. Au début de la Partie IV du conte, on mentionne que ce personnage rit lorsque son frère part dans la forêt du géant et il ne réapparaît qu'à la fin de la Partie VII, heureux

¹¹ Alga Marina Elizagaray : *Niños, autores y libros*, Ed. Gente Nueva, La Havanne, 1981, p.9.

d'être sourd et désirant en plus être aveugle pour ne pas voir ni entendre le bonheur de Poucinet. Sa fin est terrible, en juste conséquence de son attitude égoïste et jalouse ; il est parti dans la forêt pour ne pas partager le bonheur d'autrui et les ours l'ont dévoré.

Ce fait, en apparence, n'a pas échappé à Martí, qui a peut-être considéré ce conte comme précieux pour présenter aux enfants trois attitudes face à la vie et, ce qui est plus important, comme moyen d'enseigner que ce que l'on obtient est en exacte relation avec la manière dont on agit. Plus encore, cette généralisation sur les types humains coïncide avec ce qui apparaît souvent à ce sujet en différents endroits de l'oeuvre de Martí. Commençons par ses notes sur le livre *Registro de las facultades de la familia* de l'Anglais Francis Saltan, publiées dans *La América*, à New York, en mai 1884. Critiquant ce livre qui porte uniquement aux nues la valeur du facteur héréditaire dans les qualités de la descendance, Martí écrit :

« En observant les hommes, on voit que chacun d'entre eux n'est pas une entité définitivement isolée et dotée d'un caractère exclusif, qui serait une combinaison originale de traits humains communs ; mais plutôt un type des différentes espèces en lesquelles les hommes se divisent, selon qu'il y a en eux une prédominance de l'amour de soi, ou pas, ou si elle coexiste avec l'amour des autres, et, parmi les accidents usuels qui influent sur les hommes, selon qu'il leur a été donné d'en vivre quelques uns, qui chez des personnes faites d'une certaine manière vont prédire une impression connue. La grande division qui place d'un côté certains êtres humains et en conserve d'autres comme armatures, de l'autre, est la division entre égoïstes et altruistes, entre ceux qui vivent exclusivement pour leur propre bénéfice et le petit groupe d'êtres qui dépendent directement d'eux, ces derniers étant égoïstes dans une moindre mesure et avec des circonstances atténuantes, et ceux que plus que leur propre bien, ou au moins autant, préoccupe le bien des autres. L'avare est le type essentiel de l'égoïste ; le héros est le type essentiel de l'altruiste. »¹²

Autrement dit, pour le Maître, fin connaisseur de la nature humaine, il y a deux types humains, bien dessinés selon leur attitude : les égoïstes et les altruistes, en plus d'un type « intermédiaire » dont nous verrons plus loin la dénomination, donnée par Martí lui-même.

Cette même idée de deux types se retrouve dans son article sur « Le général Grant » publié dans *La Nación* de Buenos Aires, en septembre 1885, lorsqu'il dit : « En y regardant bien, on observe deux espèces d'hommes en lutte perpétuelle ; ceux qui jaillissent de la Nature, volontaires et authentiques, actifs et solitaires, [...] et les hommes épousant la convention, qui cachent leur esprit comme un péché, qui défendent et contribuent à ce qui est établi, qui vivent à l'aise et heureux.... »¹³

¹² Martí : *Op. cit.*, T.15, p.395.

¹³ *Idem*, T.1, p.89.

Représentatifs également, ses mots extraits d'un discours en l'éloge de Saint Domingue : « Le monde comporte deux races : semblable aux insectes pour l'une, celle des égoïstes, resplendissante comme si elle portait de la lumière en elle pour l'autre, celle des généreux.... »¹⁴

Ou bien encore ceux-ci, de ses « Carnets de notes » : « Les hommes se divisent ainsi en généreux, qui emploient leurs talents pour le bien d'autrui, et les égoïstes, qui les emploient pour réaliser au premier chef leur propre personne. »¹⁵

Enfin, voyons cette dernière citation, extraite également de ses « Carnets de notes » : « La question de la vie se réduit à une simple phrase : être victimes ou en faire. Les hommes s'assemblent selon qu'égoïstes ils tendent à en faire ; ou à être martyres ; ou à en faire et l'être modérément, sans cruauté ni abnégation notoire, indifférents. »¹⁶ Nous voyons la dénomination que Martí a donnée au type intermédiaire que nous avons mentionné plus haut : indifférent. S'affirment ainsi avec clarté les idées de José Martí concernant la division des hommes selon leurs attitudes : les égoïstes à une extrémité et les généreux à l'autre, les indifférents entre.

Ces critères, mis en relation avec les attitudes qu'adoptent les deux personnages du conte « Petit Doigt » de Laboulaye, comme nous l'avons vu, nous amènent à penser que Martí a pu considérer que Petit Doigt incarnait le type généreux, Paul l'égoïste et Pierre l'indifférent. Le fait que Martí lui-même, comme notre analyse le démontrera, ajoutera dans sa version espagnole du conte de nouveaux éléments et en transformera d'autres, pour mieux dessiner la nature humaine de chaque personnage en accord avec le type qu'il représente, semble confirmer notre jugement.

Enfin, il convient de souligner qu'indépendamment des possibles éléments éducatifs adaptables à ses fins, le conte de Laboulaye est indiscutablement attrayant et original, fait important que le Maître n'a pas non plus éluder.

Quelques idées de José Martí à propos du travail de traduction

Dans l'une de ses notes journalistiques pour la *Opinión Nacional* en janvier 1882, Martí écrit : « Ne traduit bien que celui qui, grâce à une notable faveur de la nature, a le don de reproduire dans l'esprit l'époque à laquelle l'auteur traduit a écrit et la vie intime de l'auteur, celui qui a la même étoffe et les mêmes goûts que l'écrivain qu'il traduit. »¹⁷

Dans le prologue de sa traduction du livre *Mystère*, de Hugh Conway, publié par la Compagnie Appleton de New York, en 1886, il dit : « Le traducteur n'a qu'un mot à dire quant au langage. Traduire n'est pas, à son avis, se montrer soi-même aux dépens de l'auteur, sinon remettre le mot de sa langue maternelle à l'auteur tout entier, sans laisser transparaître à aucun moment sa propre personnalité. »¹⁸

¹⁴ *Idem*, T.7, p.308.

¹⁵ *Idem*, T.22, p.51.

¹⁶ *Idem*, T.21, p.5.

¹⁷ *Idem*, T.23, p.139.

¹⁸ *Idem*, T.24, p.40.

Les notes d'introduction à la traduction du livre *Mes enfants*, de Victor Hugo, publiées dans une édition spéciale de la *Revista Universal* de Mexico en mars 1875 sont particulièrement éclairantes. Il y écrit : « Traduire c'est transcrire d'une langue à l'autre. Je crois moi, bien davantage, que traduire c'est trans-penser [...]... Le devoir du traducteur est de conserver sa propre langue [...]. traduire c'est étudier, analyser, approfondir. »¹⁹ Et finalement, non satisfait de la simple traduction de quelques mots clé du texte français, il les cite, assortis d'une longue explication du sens particulier dans lequel Victor Hugo les a employés, en précisant : « Puisse l'explication sauver ce que la traduction en castillan n'a pu sauver. »²⁰

Par ces brèves remarques introductives, nous avons voulu souligner ce que ne peut éluder qui prétend effectuer des recherches sur une œuvre traduite par le Maître : que Martí fut, comme dans tous les aspects de sa vie, un traducteur hors pair avec ses propres convictions particulières en la matière.

C'est pourquoi en comparant l'oeuvre originale de Laboulaye avec celle traduite par Martí, et en examinant leurs différences, nous avons considéré qu'elles pouvaient être de deux sortes :

1) Celles qui, bien que substantielles dans la forme, ne changeaient pas le contenu de l'information traduite et furent considérées comme la manière très particulières avec laquelle Martí a exprimé l'idée originale, en fonction de sa conception de ce que devait être une traduction. Elles n'ont pas constitué l'axe de notre analyse.

2) Celles répondant, non seulement à un simple interprétation de ce qui est traduit, mais encore à l'intérêt manifeste d'éliminer des idées que peut-être ils ne partageaient pas, ou qui n'entraient pas dans les visées de la version traduite et ne correspondaient pas au public auquel elle était destinée, ou au désir d'introduire des idées nouvelles qui modifieraient, renforceraient ou ajouteraient des enseignements au conte ou contribueraient à sa qualité littéraire.

Ces dernières constituèrent l'objectif fondamental de notre recherche, car ce sont celles qui reflètent, principalement, les très grandes qualités de l'adaptation de José Martí, qui offre une version adaptée au jeune public américain, en cohérence avec l'un de ses objectifs dans *l'Âge d'or* : contribuer à l'instruction de nos enfants « sans vaines traductions de travaux écrits pour des enfants aux caractéristiques et pays divers. »²¹

Pour que soient bien clairs les deux types de variations auxquelles nous renvoyons, citons à titre d'exemple le paragraphe qui ouvre la septième partie de chacun des deux contes. Laboulaye écrit : « Raconter les noces de la princesse et de Poucinet serait chose inutile, toutes les noces se ressemblent, il n'y a de différence que dans les

¹⁹ *Idem*, p.16.

²⁰ *Idem*, p.19.

²¹ José Martí : *La Edad de Oro*, ed. facsimil, Ed.Letras Cubanas, La Havanne, 1979 (p.i d'introduction).

lendemains. »²² Et Martí traduit : « Il ne se passa rien de particulier lors du mariage de la princesse et de Petit Doigt. Il est inutile de parler des mariages quand ils sont tout neufs, car c'est plus tard... »²³

Dans le cas identifié comme 1, dans lequel, même s'il existe un changement évident de la forme, le contenu ne varie pas, car les deux idées expriment ce qu'il y a de commun dans tous les mariages : la cérémonie, et ce qui les différencie : leur évolution future. Cependant, si nous approfondissons l'analyse de ces deux paragraphes, nous voyons alors une différence de type 2, lorsque Martí ajoute : « Il est inutile de parler des mariages quand ils sont tout neufs, car c'est plus tard, quand les peines de la vie surgissent, que l'on voit si les époux s'entraiment et s'aiment, ou s'ils sont égoïstes et lâches. »²⁴

Il est indiscutable qu'une idée juste suggérée par Laboulaye est amplifiée par Martí indépendamment du cadre de la traduction, donnant ainsi à l'enfant, pour utiliser ses propres mots, une « conception de la vie », dans ce cas reliée au mariage, à propos duquel il y a de très nombreuses allusions dans ses « Cahiers de notes », en plus de sa propre triste expérience conjugale.

Nous ajouterons finalement que pour analyser et comprendre la version de José Martí, il s'est avéré très utile de pouvoir compter avec deux indications sur la traduction du français faites par lui-même à María Mantilla, dans une lettre du 19 avril 1895.

La première renvoie à l'utilisation des pronoms : « En français il y a beaucoup de mots qui ne sont pas nécessaires en espagnol. On dit —tu le sais— *Il est* quand il n'y a aucun *il*, si ce n'est pour accompagner *est*, parce qu'en français le verbe ne fonctionne pas seul; et en espagnol, la répétition de ces mots de personne —du je et il et nous— devant le verbe, n'est ni nécessaire ni plaisante. »²⁵

La seconde traite du moment où on doit imiter le français que l'on traduit : « Le français de *L'histoire générale* est concis et direct, comme je veux que le soit le castillan qui le traduit; de sorte que tu dois l'imiter en traduisant et tenter d'user des mêmes mots, sauf quand la manière de dire française, quand la phrase française, diffère du castillan. »²⁶

Comparaison des contes

Pour comparer ces deux contes, nous les avons analysés en même temps, pas à pas, dans chacune des parties. De cette façon, nous avons pu mettre en lumière toutes les différences qui existent, tant celles de type 1, que nous ne commenterons que si elles

²² E.Laboulaye: «Poucinet», dans *Contes bleus*, Ed.Nelson, Paris, 1930, p.164.

²³ Martí, *La Edad de Oro*, op.cit., p.15. *L'Âge d'or*, traduction Marie-Charlotte Bonnot, J. Cultien, Alexis Dedieu, Magali Homps, L'atelier du tilde, Lyon, 2011, p.46.

²⁴ *Idem*, p.15; Traduction: *idem*, p.46.

²⁵ Martí, *Obras Completas*, op.cit., T. 20, p. 217.

²⁶ *Idem*, p.217.

nous semblent dignes d'intérêt, que celles de type 2, qui, étant les plus importantes, seront analysées en détail, en exposant sous forme de tableau comparatif les idées exprimées par Laboulaye et par Martí.

Au long de ce travail nous citerons les fragments du conte de Laboulaye en espagnol, selon notre traduction.²⁷ Les premières différences apparaissent dès le titre. Laboulaye donne à son conte le titre «Poucinet» qui peut être traduit comme celui d'un conte de Perrault «Petit Poucet» et éclaire sa provenance. Dans le conte de Martí, le titre conserve l'allusion aux doigts de la main, mais choisit le petit doigt, peut-être parce qu'il lui a plu davantage et/ou lui a permis de se différencier des contes déjà existants sous le titre «Petit Poucet», qu'il s'agisse des versions françaises ou des nombreuses versions hispaniques émanant du conte de Perrault.

Laboulaye
«Poucinet»
Conte finnois.²⁸

Martí
Petit Doigt
Du français Laboulaye.
Conte merveilleux, où l'on raconte l'histoire de Petit Doigt, le sage, et où l'on voit que la réflexion compte davantage que la force.²⁹

Ensuite, après un bref aperçu de la morale du conte, il précise qu'il s'agit d'un «conte merveilleux» justifiant ainsi toutes les fantaisies qu'il va proposer et le différencier du «merveilleux» de ses autres articles. Rappelons que *L'Âge d'or* s'ouvre sur ces mots: «Nous leur parlerons de tout ce qu'on fait dans les ateliers, où il se passe des choses plus intéressantes et plus étranges encore que dans les contes merveilleux, qui relèvent vraiment de la magie, et qui sont de vraies merveilles, plus belles les unes que les autres.»³⁰

Partie I

Début du conte

Le début de chacun des deux contes est classique, sauf que Martí, en manière de prélude à ce que l'enfant va découvrir, ajoute que les événements se produisent dans un pays lointain.

Laboulaye
Il y avait une fois un paysan qui avait trois fils: Pierre, Paul et Jean.³¹

Martí
Il y a très longtemps, dans un pays lointain, vivaient un paysan et ses trois fils: Pedro, Pablo et Juancito.³²

²⁷ Ndt : le conte de Laboulaye sera cité dans sa version originale et le texte de José Martí dans sa récente traduction.

²⁸ Laboulaye, *Op.cit.*, p.143

²⁹ Martí, *Op.cit.*, p.2, Trad., *Op.cit.*, p.29.

³⁰ *Idem*, p.18.

³¹ Laboulaye, *Op. cit.*, p.143.

³² Martí, *Op.cit.*, p.7 ; Trad., *Op.cit.*, p.29

Comme l'a très justement fait remarquer Herminio Almendros : « Il n'est pas déraisonnable de penser que Martí a voulu atténuer l'influence que les images et les événements magiques pourraient exercer sur l'esprit de ses jeunes lecteurs. Et il a pour cela utilisé la forme et le style où l'on voit que l'auteur s'amuse à inventer, sans croire aux prodiges qu'il raconte. »³³

Présentation des personnages

Laboulaye

« Pierre était grand, gros, rouge et bête; Paul était maigre, jaune, envieux et méchant; Jean était pétri de malice et blanc comme une femme, mais si petit qu'il se serait caché dans les grandes bottes de son père; aussi l'avait-on surnommé Poucinet. »³⁴

Martí

Pedro était grand et gros, il avait le visage rouge et peu d'esprit; Pablo, lui, était chétif et pâle, envieux et jaloux; quant à Juancito il était beau comme une femme, plus léger qu'un ressort et si petit qu'il pouvait se cacher dans les bottes de son père. Personne ne l'appelait Juan mais Petit Doigt. »³⁵

La présentation des trois personnages est extrêmement importante, car suivant les idées de Laboulaye, Martí en dresse un portrait physique et moral proposant dès le départ ses trois types bien différenciés. Remarquez comment dans le cas de Pierre, l'indifférent, Martí est moins sévère et substitue « bête » par « peu d'esprit », terme qui donne un caractère plus humain au personnage qui, comme nous le verrons, ne mérite pas réellement un aussi mauvais traitement.

Dans le cas de Paul par contre, tous les qualificatifs sont conservés dans leur crudité, bien qu'ils soient substitués par d'autres qui donnent une idée similaire. Dans la description de ces deux premiers personnages, Martí modifie le style de Laboulaye, qui consistait à énumérer tous les qualificatifs séparés par une virgule, ce qui est monotone, pour le rendre plus dynamique, en combinant les adjectifs par deux et en insérant les autres dans des phrases courtes.

Dans la description de Petit Doigt, il élimine le terme « pétri de malice », qui peut avoir parmi nous différentes connotations et « blanc comme une femme », et les substitue par deux autres : beau et léger, donnant ainsi une image agile et sympathique de son petit personnage, avec laquelle l'enfant peut facilement s'identifier.

Une fois les personnages présentés, chacun des contes raconte la pauvre situation du foyer du paysan et Laboulaye met dans la bouche du père des enfants les mots suivants, qui sont éliminés par Martí dans sa version :

Laboulaye:

³³ Herminio Almendros : « A propósito de *La Edad de Oro* : les contes », *Acerca de la Edad de Oro*, ed. cit., p.126.

³⁴ Laboulaye, *Op.cit.*, p.145.

³⁵ Martí, *Op. cit.*, p.7., Trad., *Op. cit.*, p.29.

«À l'étranger —leur disait-il— le pain n'est pas toujours facile à gagner, mais il y en a, tandis qu'ici, ce qui peut vous arriver de plus heureux, c'est de mourir de faim. »³⁶
Le Maître savait très bien ce que signifiait gagner son pain à «l'étranger, vide et peu sûr partout».³⁷ Ainsi, en plus d'éliminer ce paragraphe, il le remplace par un autre qui reflète l'idée opposée: la nostalgie de celui qui se voit contraint d'abandonner sa terre, tout ce qu'il chérit et qu'il doit laisser derrière lui.»

Martí:

«Ils avaient le cœur brisé de devoir laisser seul leur vieux père, et de faire leurs adieux pour toujours aux arbres qu'ils avaient plantés, à la petite maison où ils étaient nés, au petit ruisseau où ils avaient l'habitude d'aller boire, dans le creux de leur main.»³⁸

Puis vient la première allusion aux différences de classe sociale, car après avoir décrit la situation d'immense pauvreté de la maison du paysan, Laboulaye écrit: «Mais voici qu'à un lieu de la cabane le roi du pays avait son palais; un magnifique édifice tout en bois avec vingt balcons découpés et six fenêtres vitrées.»³⁹

À partir de là, moment où l'on présente le palais royal et où l'on raconte ensuite l'incident fantastique qui donne lieu au conte —le surgissement de terre d'un immense arbre enchanté qui laissa le palais du roi dans l'obscurité— la traduction de Martí est presque littérale. Cependant, nous retrouverons une différence quand, en parlant de la récompense du roi, il transforme le type de monnaie et qu'au lieu d'écus, noms des anciennes monnaies d'or, il emploie «argent», désignation de la monnaie plus familière aux jeunes lecteurs pour qui il écrit.

Il poursuit en racontant comment, en plus de l'emplacement de l'arbre, il existait dans le palais royal l'inconvénient du manque d'eau, car il était enclavé sur un rocher. Dans cette partie la traduction redevient pratiquement littérale et se différencie à nouveau quand Laboulaye parle du caprice royal:

Laboulaye.

Le roi avait mis ces deux choses dans sa tête et ne voulait pas en démordre. Si petit prince qu'il fût, il n'était pas moins entêté qu'un empereur de Chine. C'est le privilège de la charge.»⁴⁰

Martí:

Les rois sont des êtres capricieux et ce petit roi voulait avoir le dernier mot.»⁴¹

³⁶ Laboulaye, *Op.cit.*, p.143.

³⁷ Martí, *Obras Completas*, ed.cit., T.3, p.196.

³⁸ Martí, *Op., cit.*, p.7 ; Trad., *Op. cit.*, p. 30.

³⁹ Laboulaye, *Op, cit.*, p.143.

⁴⁰ *Idem*, p.144.

⁴¹ Martí : *Op. cit.*, p.8. ; Trad.*Op.cit.*, p.30.

Comme on peut le constater, l'allusion critique de Laboulaye est plus directe et, par conséquent, pas tout à fait adaptée à la manière dont Martí entend enseigner à l'enfant. C'est pourquoi il élimine le «privilege de la charge» et bien que pour le reste la traduction reflète la même idée, il recourt, selon Herminio Almendros «comme au passage, au commentaire occidental».42

Ensuite, dans chacun des contes, il est question de l'édit royal, mais en évoquant la récompense offerte, la main de la princesse et la moitié du royaume, ils diffèrent sur deux points importants :

Laboulaye:

«La princesse était belle comme le jour, la moitié d'un royaume n'est jamais à dédaigner ; il y avait là de quoi tenter plus d'un ambitieux. Ainsi, de Suède et de Norvège, de Danemark et de Russie, des îles et du continent, vint-il une foule de robustes ouvriers».43

Martí:

Les terres étaient des plus fertiles et la princesse avait la réputation d'être belle et intelligente; et c'est ainsi que se mit à affluer de toutes parts une armée d'hommes solides.»44

Nous voyons tout d'abord la véritable et seule valeur que Martí accorde au royaume; des terres aptes à être travaillées, et quant à la princesse, il ajoute tout d'abord le qualificatif intelligente, vertu qui a plus de valeur chez la femme que la beauté. De même, il élimine toute allusion géographique, sans doute pour ne pas transposer le conte dans un contexte déterminé ou étranger au public auquel il s'adresse.

Partie II

Le début de cette deuxième partie est différent dans chacun des deux contes. D'une manière générale on peut signaler que dans la version de José Martí, la préoccupation générale pour l'arbre enchanté est éliminée, de même que le pessimisme des frères quant à la possibilité de triompher, leur souci de trouver « un bon maître » en plus d'un travail, tout comme l'expression conformiste par rapport à leurs besoins. Lorsque les trois frères se mettent en marche pour le palais, les récits diffèrent :

Laboulaye:

Un jour que dans le pays on avait beaucoup parlé de cette affaire qui tournait toutes les têtes, les trois frères se demandèrent pourquoi, si leur père y consentait, ils n'iraient point tenter la fortune. Réussir, ils n'y comptaient guère et ne prétendaient ni à la princesse ni à la moitié du royaume ; mais qui sait s'ils ne

Martí

Les trois fils du paysan eurent vent de la nouvelle et prirent le chemin du château, sans penser qu'ils allaient épouser la princesse mais qu'ils allaient trouver du travail parmi tant de monde.»46

42 Almendros : *Op. cit.*, p.126.

43 Laboulaye : *Op.cit.*, pp.144-145.

44 Martí : *Op. cit.*, p.8. ; Trad., *Op.cit.*, p.31.

trouveraient pas à la cour ou ailleurs une bonne place et un bon maître ? C'était tout ce qu'il leur fallait.»⁴⁵

Pour le reste du conte, la traduction est presque identique. Le schéma des événements que raconte Laboulaye est conservé, sans doute pour sa valeur originale, car il permet, à travers la fantaisie, de transmettre de précieux enseignements philosophiques et contribue à préciser le contour des trois types humains. La séquence des événements est la suivante:

– On voit ou on entend «quelque chose» que tout le monde peut percevoir, mais que seul Poucinet désire connaître.

– Pierre lui conseille de ne pas insister, car cela n'en vaut pas la peine.

– Paul le gronde, l'insulte et se moque de lui.

– Poucinet s'en va découvrir l'objet qui a suscité sa curiosité.

– Il découvre les éléments enchantés et soutient avec eux le même dialogue, où ces derniers affirment qu'ils «l'attendaient».

– Poucinet s'identifie immédiatement avec eux, les fait «siens». De la sorte, il «gagne quelque chose» qui le prépare à surmonter les épreuves futures.

– Il revient empli de la joie propre à ceux qui ont découvert quelque chose d'utile par leurs propres moyens.

– Ses frères l'interrogent. Paul le gronde et l'offense à nouveau, et continue à se moquer. Pierre revient sur le caractère non nécessaire de ses efforts.

Voyons, à titre d'exemple, la première séquence de faits du conte de Laboulaye, quand on entend le bruit de la hache : « Chemin faisant, on entra dans un grand bois de sapins qui couvrait une montagne. Sur la hauteur on entendait un bruit de cognée, un craquement de branches qui tombaient

– Ça m'étonne bien qu'on abatte des arbres sur la crête d'une montagne, dit Poucinet.

– Ça m'étonnerait bien si tu ne t'étonnais pas, répondit Paul d'un ton sec. Tout est merveille pour les ignorants.

– Enfant! on dirait que tu n'as jamais vu de bûcherons, ajouta Pierre en tapant sur la joue de son petit frère.

– C'est égal, dit Poucinet, je suis curieux de voir ce qui se passe là-haut.

– Va, dit Paul, fatigue-toi; cela te servira de leçon, petit vaniteux, qui veux en savoir plus que tes grands frères.

Poucinet ne s'inquiéta guère de la remarque; il grimpa, il courut, écoutant d'où venait le bruit et se dirigeant de ce côté. Quand il arriva en haut de la montagne, que croyez-vous qu'il trouva? Une cognée enchantée, qui toute seule et pour son plaisir taillait un pin de la plus belle venue.

– Bonjour, madame de la Cognée, dit Poucinet. Ça ne vous ennuie pas d'être là toute seule à hacher ce vieil arbre?

– Il y a de longues années que je t'attends, mon fils, répondit la cognée.

– Eh bien, me voici, répondit Poucinet.

⁴⁶ Martí : *Op.cit.*, p.18, Trad., *Op.cit.*, p.31.

⁴⁵ Laboulaye : *Op. cit.*, p.145.

Et sans s'étonner de rien, il prit la cognée, la mit dans son grand sac de cuir et descendit gaiement.

— Quelle merveille monsieur l'étonné a-t-il vue là-haut ? dit Paul en regardant Poucinet d'un air dédaigneux.

— C'était bien une cognée que nous entendions, répondit l'enfant.

— Je te l'avais dit, reprit Pierre; te voilà en nage pour rien ; tu aurais mieux fait de rester avec nous.»⁴⁷

Comme on peut l'observer, le caractère égoïste et envieux de Paul, passif et indifférent de Pierre s'accroissent encore, de même que la valeur de la soif de connaissance de Poucinet, qui l'amène à découvrir, tout seul, des choses utiles qui en réalité sont à la portée de tous.

Bien que ces faits se répètent presque de la même manière dans les deux contes, nous voyons cependant quelques différences. Dans celui de Laboulaye, lorsque les éléments enchantés apparaissent, Poucinet, comme nous l'avons vu dans la précédente citation, dit toujours: «ça m'étonne bien que...» ce que Martí transforme en: «Je me demande bien pourquoi (ou qui, ou bien où...)»⁴⁸, autrement dit, il modifie l'idée de surprise pour une idée plus directe: «il veut savoir».

Un autre aspect intéressant est la question qui surgit quand Poucinet arrive là où se trouvent les éléments enchantés, et que l'on peut voir dans la citation de la séquence des événements: « Que croyez-vous qu'il trouva? ». Martí la transforme en : « Et que trouva Petit Doigt tout en haut de la montagne? »⁴⁹

La question de Laboulaye est formulée comme par quelqu'un qui est effectivement en train de raconter un conte et, ainsi, une certaine distance se crée entre la narrateur et le lecteur. Martí, près de ses petits lecteurs, s'introduit dans le conte et s'interroge parmi eux, comme si lui aussi ignorait ce qu'a trouvé Petit Doigt.

Par ailleurs, lorsque le petit personnage a découvert les objets enchantés et revient, Laboulaye répète dans les trois cas: «il descendit gaiement». Martí rend cette joie plus concrète et traduit: «... et il redescendit de la montagne en sautillant et en chantonnant».⁵⁰ «Et il retourna d'où il était venu en sautillant et en chantonnant.»⁵¹ «... il dévala les rochers en gambadant et en chantonnant.»⁵²

Finalement nous verrons quelque chose qui se répétera aussi dans d'autres parties: l'élimination des allusions religieuses, en supprimant les paroles de Paul: «... un de ces jours cet impertinent en remontrera au bon Dieu en personne.»⁵³

⁴⁷ Laboulaye, *Op.cit.*, pp.146-147.

⁴⁸ Martí, *Op.cit.*, pp. 8-9 ; Trad., *Op. cit.*, 31.

⁴⁹ *Idem*, p.8 ; Trad.p.32.

⁵⁰ *Ibidem*.

⁵¹ *Idem*, p.9. ; Trad., p.34.

⁵² *Ibidem*, Trad..., p. 33.

⁵³ Laboulaye : *Op.cit.*, p.9.

Partie III

Dans cette partie, les deux contes racontent de manière semblable comment à l'arrivée des frères au palais personne n'était encore parvenu à abattre l'arbre et à ouvrir le puits. Une différence cependant apparaît sur l'affiche royale offrant la récompense:

Laboulaye:

«...à quiconque qui, noble, bourgeois ou paysan, exécuterait les deux choses.»⁵⁴

Martí:

«... à celui qui parviendrait à couper le chêne et à percer un puits ; qu'il s'agisse d'un seigneur de la cour, d'un vassal aisé, ou d'un pauvre paysan.»⁵⁵

Remarquons comment Martí accentue la différence de classes sociales en indiquant clairement à l'enfant que le «seigneur» appartient à la cour, que le «vassal» est aisé et que «le paysan» est toujours pauvre. Plus loin, une fois que les deux frères ne sont pas parvenus à abattre l'arbre, et que leur oreilles ont donc été coupées, c'est au tour du plus jeune et le roi demande à ce qu'on l'écarte. La réponse est alors différente dans les deux contes:

Laboulaye:

«Pardon, Majesté! dit Poucinet, un roi n'a que sa parole...»⁵⁶

Martí:

«Majesté, ta parole est sacrée. La parole d'un homme fait loi, majesté...»⁵⁷

Autrement dit, à travers les paroles de Petit Doigt, Martí remet le roi à son véritable niveau, en mettant sur le même plan sa parole et celle de n'importe quel homme, tout en soulignant la valeur de la parole donnée.

Par ailleurs, durant les dialogues avec le roi la manière dont s'exprime Poucinet est un rien servile, contrairement à celle de Petit Doigt, qui en vient à tutoyer le roi sans cesser de se montrer courtois ni franchir la distance de classe qu'il doit obligatoirement maintenir, il n'entre pas dans des phrases d'adulation. Cette attitude, bien sûr, est davantage en accord avec le type qu'il représente. Voyons les dialogues:

Laboulaye:

« Votre Majesté est-elle satisfaite de son fidèle sujet ? dit-il.
–Oui, dit le roi : mais il me faut mon puits, ou sinon, gare à tes oreilles !
– Que votre Majesté veuille bien m'indiquer l'endroit qui lui convient, dit

Martí:

« Que le roi dise maintenant à son serviteur, où il désire que soit creusé son puits.

⁵⁴ *Idem*, p.149.

⁵⁵ Martí : *Op.cit.*, p.9, Trad, *Op.cit* , p.34.

⁵⁶ Laboulaye : *Op. cit.*, p.151.

⁵⁷ Martí : *Op. cit.*, p.10 ; Trad., *Op.cit* p.35.

Poucinet ; j'essayerai encore une fois d'être agréable à mon souverain.

On se rendit ans la grande cour du palais ; le roi se plaça sur un siège élevé ; la princesse se mit un peu au-dessous de son père et commença à regarder avec une certaine inquiétude le petit mari que le ciel lui envoyait. Ce n'était pas un époux de cette taille qu'elle avait rêvé.

Sans se troubler le moins du monde, Poucinet tira de son grand sac de cuir la pioche enchantée ; il l'emmancha tranquillement ; puis la plaçant à terre au lieu indiqué :

— Pioche ! pioche ! lui cria-t-il.

Et voilà la pioche qui fait sauter en éclats le granit, et qui, en moins d'un quart d'heure, creuse un puits de plus de cent pieds de profondeur.

— Votre Majesté, dit Poucinet en saluant le roi, trouve-t-elle que cette citerne soit assez creuse ?

— Oui, certes, dit le roi ; mais il y manque de l'eau.

— Que Votre Majesté m'accorde une minute, dit Poucinet, et sa juste impatience sera satisfaite.

Disant cela, il tira de son grand sac de cuir la coquille de noix toute enveloppée de mousse, et la plaça sur une grande vasque où, faute d'eau, on avait mis des fleurs. Une fois que la coquille fut solidement entrée dans la terre :

— Jaillis ! jaillis ! cria-t-il.

Et voici l'eau qui jaillit au milieu des fleurs en chantant avec un doux murmure, et qui retombe en pluie et en cascade, avec une telle fraîcheur que toute la cour en avait froid, avec une telle abondance qu'en un quart d'heure le puits était rempli, et qu'il fallut creuser en toute hâte un ruisseau pour se délivrer de cette richesse menaçante.

— Sire, dit Poucinet en mettant un genou en terre devant le fauteuil royal ? Votre Majesté trouve-t-elle que j'aie rempli ses conditions ?

Et tous les courtisans suivirent le roi dans la cour du château pour y voir creuser le puits. le roi monta sur une estrade d'où il surplombait l'assemblée ; la princesse était assise un peu en contrebas sur une chaise et regardait avec effroi ce gringalet qu'on s'apprêtait à lui donner pour mari.

Petit Doigt, serein comme une rose, ouvrit son grand sac de cuir, fixa la pioche sur son manche, la posa à l'endroit indiqué par le roi, et lui dit : « Creuse, pioche, creuse ! »

Et la pioche se mit à creuser, et le granit à voler en éclats, et en moins d'un quart d'heure un puits d'au moins cent pieds fut creusé.

— Est-ce que ce puits est assez profond pour mon roi ?

— Il est profond certes, mais il n'y a pas d'eau.

— De l'eau il y en aura, dit Petit Doigt . Et il plongea la main dans son grand sac de cuir, retira la mousse qui entourait la coquille de noix, et déposa la coquille dans une fontaine qu'on avait remplie de fleurs. Et après s'être reculé de quelques mètres, il dit : « Jaillis, eau, jaillis !

Et l'eau se mit à jaillir d'entre les fleurs dans un doux murmure, rafraîchissant l'air de la cour, et à tomber en cascades si abondantes qu'en moins d'un quart d'heure le puits était rempli. On dut même ouvrir un canal pour évacuer hors des enceintes l'eau qui débordait.

— Et maintenant, dit Petit Doigt, tout en posant un genou à terre, est-ce que mon roi pense que j'ai accompli tout ce

— Oui, marquis de Poucinette, répondit le roi ; je suis prêt à te céder la moitié de mon royaume, ou à t'en payer le prix, au moyen d'un impôt que mes fidèles sujets seront trop heureux d'acquitter ; mais, pour te donner la princesse et t'appeler mon gendre, c'est une autre affaire, car cela ne dépend pas de moi seul.

— Que faut-il faire, demanda fièrement Poucinet, le poing sur la hanche en regardant la princesse. »⁵⁸

qu'il demandait?

— Oui, Marquis Petit Doigt, répondit le roi, et je te donnerai la moitié de mon royaume ; ou mieux encore, je te rachèterai ta part, avec la contribution forcée de mes vassaux, qui se réjouiront de donner leur argent pour que leur roi et seigneur ait désormais une bonne eau ; mais pour ce qui est de ma fille, je ne peux pas te la donner en mariage, car ceci est la seule chose dont je ne suis pas maître.

— Roi, désires-tu que je fasse autre chose pour lui ? dit Petit Doigt, en se dressant sur la pointe des pieds, les mains sur les hanches tout en regardant la princesse droit dans les yeux. »⁵⁹

Remarquons comment Poucinet emploie toujours le «Votre Majesté» et l'entoure de phrases d'adulation. Les réponses de Petit Doigt sont directes et sèches, et même, à la fin, il traite le souverain avec une extrême confiance, agacé par ses réponses évasives. On doit également souligner les attitudes qui personnifient le monarque et montrent sa véritable nature. Tout d'abord, le désaccord et le caprice durant les travaux de Petit Doigt. Ensuite, comment malgré les promesses il ne tient rien, puisqu'il affirme ne pouvoir décider seul de lui donner la princesse et, en plus, il ne donne pas les terres mais les achètera en imposant un tribut à ses vassaux. L'élimination des allusions religieuses se retrouve aussi:

Laboulaye:

«...La princesse se mit un peu au-dessous de son père et commença à regarder avec une certaine inquiétude le petit mari que le ciel lui envoyait. »⁶⁰

Martí:

«... la princesse était assise un peu en contrebas sur une chaise et regardait avec effroi ce gringalet qu'on s'apprêtait à lui donner pour mari. »⁶¹

À la fin de cette partie la générosité du petit personnage, qui s'occupe de ses frères, est mise en lumière, bien que Paul, comment on pouvait l'attendre de lui, ne reconnaisse pas ses succès, à la différence de Pierre qui, comme nous l'avons signalé au début, même s'il est un personnage à l'attitude passive, renferme au fond un cœur noble.

Partie IV

Au début de la quatrième partie on observe d'intéressantes différences. Les mots de Laboulaye, comme nous l'avons déjà vu, sont moralisateurs: ils arrêtent un instant le

⁵⁸ Laboulaye : *Op.cit.*, pp.151-153.

⁵⁹ Martí : *Op. cit.*, p.10. Trad., *Op.cit* , pp. 35-37.

⁶⁰ Laboulaye : *Op.cit.*, p.152.

⁶¹ Martí, *Op.cit.*, p.11 ; Trad., *Op. cit.*, p.36.

cours de la narration pour donner une leçon. La traduction de José Martí est plus fluide, sans caractère explicite de leçon et renforcée par quelques éléments importants. En premier lieu, il identifie le déplaisir comme cause de l'insomnie royale, mais il ajoute que ce n'était pas par gratitude, sentiment qui aurait dû être réellement celui du monarque. Et ensuite, en ayant à nouveau recours au commentaire, il dit au passage: «En bon roi qu'il était, il ne voulait déjà plus tenir sa promesse.» Cela élimine l'aspect de morale éducative de Laboulaye et exprime, en définitive, comment sont les rois, ce qui continue à donner des éléments à propos de leur nature. Ensuite, lorsque le roi décide d'appeler les frères pour enquêter sur le plus petit, les contes diffèrent :

Laboulaye:

Rentrés dans ses appartements, le roi ne dormait pas. Un gendre tel que Poucinet ne lui plaisait guère; Sa Majesté cherchait comment elle pourrait ne pas tenir sa parole sans avoir l'air d'y manquer. Pour les honnêtes gens, c'est une œuvre difficile. Placé entre son honneur et son intérêt, jamais un coquin n'hésite; mais c'est pour cela qu'il est coquin.»⁶²

Martí:

Le roi ne trouva pas le sommeil cette nuit-là. Ce n'était pas un excès de reconnaissance qui l'empêchait de dormir, mais un sentiment de dégoût à l'idée de marier sa fille à cet avorton qui tenait tout juste dans la botte de son père. En bon roi qu'il était, il ne voulait déjà plus tenir sa promesse; et les paroles de Petit Doigt bourdonnaient dans sa tête: «Majesté, ta parole est sacrée. La parole d'un homme fait loi, mon roi.»⁶³

L'idée est la même dans les deux contes, seulement Martí ajoute à la fin une brève conception de la vie, concernant l'éducation cette fois. Les commentaires des deux frères sur le plus jeune sont différents:

Laboulaye:

«Dans son anxiété, le roi fit appeler Pierre et Paul : les deux frères pouvaient seuls lui faire connaître l'origine, le caractère et les mœurs de Poucinet.»⁶⁴

Martí:

«Le roi fit alors appeler Pedro et Pablo car eux seuls pouvaient lui dire qui étaient les parents de Petit Doigt, et si Petit Doigt avait bon caractère et de bonnes manières, ce que tout beau-père attend de son gendre, car la vie sans courtoisie est plus amère que le cassier et le genêt.»⁶⁵

Martí se sert de l'idée de Laboulaye pour ajouter des éléments qui contribueront à renforcer la nature de ses types humains. Dans le cas de Pierre, il dit pratiquement la même chose, ce qui nous parle de la bonté du personnage, mais dans le cas de Paul, il ajoute le qualificatif de «pédant» à celui d'«aventurier», de même que trois phrases

⁶² Laboulaye : *Op. cit.*, p.154.

⁶³ Martí : *Op.cit.*, p.11 ; Trad. *Op.cit.*, p.37.

⁶⁴ Laboulaye, *Op.cit.*, p.154.

⁶⁵ Martí : *Op.cit.*, p. 11 ; Trad., *Op. cit.*, p.37.

offensantes qui apportent une certaine note d'humour au texte et reflètent mieux encore la nature perverse et malintentionnée du personnage. Par ailleurs, une autre caractéristique de Paul se manifeste; la flatterie, en considérant comme un honneur que le roi lui ait fait couper les oreilles. Il est intéressant de noter comment le pervers Paul, sans perdre les distances de classe qu'il accentue lui-même, est celui qui est le plus proche du monarque qui, en définitive, n'est rien de plus qu'un égoïste avec du pouvoir. Après la conversation, le monarque dit:

Laboulaye:

«Pierre fit l'éloge de son petit frère, ce qui charma médiocrement Sa Majesté ; Paul mit le roi plus à l'aise en lui prouvant que Poucinet n'était qu'un aventurier, et qu'il serait ridicule qu'un grand prince se crût obligé envers un vilain.»⁶⁶

Martí:

«Pedro dit beaucoup de bien de Petit Doigt, ce qui mit le roi de mauvaise humeur; mais Pablo rendit le roi très heureux, car il lui dit que le marquis était un aventurier pédant, un bon à rien à moustaches, une griffe vénéneuse, un pois chiche plein d'ambition, indigne de se marier avec une dame aussi importante que la fille du grand roi qui lui avait fait l'honneur de lui couper les oreilles.»⁶⁷

Dans la dernière partie, Martí continue à ajouter des éléments défavorables au personnage royal, qui «souriait dans son sommeil» en sachant qu'il tenait maintenant le prétexte pour tenter de se défaire de Petit Doigt.

Le récit qui suit redevient pratiquement le même dans les deux contes. Le roi appelle Petit Doigt et lui soumet la tâche de trouver le géant en guise de cadeau pour la princesse. Dans la réponse du petit personnage on n'observe pas de différences:

Laboulaye:

«C'est ce que nous verrons, dit le roi. Là-dessus il congédia les deux frères et dormit tranquillement.»⁶⁸

Martí:

«Eh bien, c'est ce que nous allons voir, dit le roi satisfait. Et il dormit sur ses deux oreilles le reste de la nuit.»⁶⁹

La différence déjà signalée dans la manière dont Poucinet et Petit Doigt traitent le roi se répète :

Laboulaye:

«Ce n'est pas aisé, dit Poucinet; mais pour plaire à Son Altesse, j'essaierai.»⁷⁰

Martí:

«Ce n'est pas facile, répondit Petit Doigt, mais j'essaierai de vous

⁶⁶ Laboulaye : *Op. cit.*, p. 154.

⁶⁷ Martí : *Op.cit.*, p.11 ; Trad., *Op.cit.*, pp.37-38.

⁶⁸ Laboulaye: *Op. cit.*, pp. 154-155.

⁶⁹ Martí : *Op. cit.*, p.11 ; Trad., *Op. Cit.*, p.38.

⁷⁰ Laboulaye: *Op.cit.*, p. 155.

Quand le petit s'en va, l'attitude des deux frères est identique dans les deux contes et en accord avec leurs caractéristiques humaines. Pierre pleure mais se montre incapable de l'accompagner dans la difficile entreprise. Il est clair que s'il l'avait fait il serait sorti de son type humain. Paul riait, ce qui à ce stade du conte signe de manière certaine sa nature égoïste, envieuse et perverse. Comme nous l'avions signalé au départ, c'est la dernière fois que Pierre apparaît, et Paul ne réapparaîtra qu'à la fin. Poucinet (Petit Doigt) reste comme seul et principal protagoniste de l'action du conte. En ce qui concerne Poucinet et le géant, l'action qui suit, la traduction est presque littérale, bien que nuancée par de notables adaptations littéraires dont nous ne discuterons pas car elles ne font pas partie de l'essentiel de notre analyse.

Partie V

Dans cette partie on raconte l'arrivée du petit personnage avec le géant et comment, face à cela, le roi explique à la princesse qu'elle doit se sacrifier pour la parole donnée. La princesse soumet son prétendant à un jeu de mensonges, qu'il surmonte brillamment grâce à son astuce, car il réussit à la blesser dans son orgueil de classe en se référant de manière irrespectueuse au roi, durant le jeu, ce qui la conduit à prononcer les mots qui la feront perdre. Les récits sont presque identiques et l'on n'observe que deux différences. La première quand la princesse répond à son père le roi :

Laboulaye:

«...princesse ou non, toute fille aime à se marier suivant son goût ; laissez-moi défendre mes droits à ma façon.»⁷²

Martí:

«Fille de roi ou fille de paysan, répondit-elle, une femme doit épouser un homme qui lui plaît. Laissez-moi, père, régler seule mes affaires.»⁷³

On observe ici une conception de la vie, concernant le choix de son partenaire et l'égalité de la femme, indépendamment de sa classe sociale. En plus, Martí montre comment l'attitude de Petit Doigt est parvenu à éveiller l'intérêt de la princesse. Deuxièmement, quand commence le jeu des mensonges, durant lequel le géant se tient aux côtés de son petit maître, Laboulaye écrit:«C'était la force au service de l'esprit»⁷⁴ où l'on remarque à nouveau le ton moralisateur déjà mentionné.

Partie VI

Dans cette partie, la princesse décide finalement de poser à son prétendant trois énigmes, qu'il résout, obtenant ainsi sa main. La traduction est littérale sauf lors de la

⁷¹ Martí, *Op.cit.*, p. 12 ; Trad., *Op. cit*, p.38.

⁷² Laboulaye : *Op.cit*, p. 160.

⁷³ Martí : *Op.cit.*, p.14 ; Trad., *Op.cit.*, p.43.

⁷⁴ Laboulaye, *Op.cit.*, p.161.

troisième énigme. Martí élimine l'une des quatre questions de Laboulaye, et la réponse qui lui correspond.

Partie VII

Les différences du début de cette septième partie ont déjà été expliquées lors d'exemples pris précédemment et nous n'ajouterons aucun commentaires.

Laboulaye:

«Raconter les noces de la princesse et de Poucinet serait chose inutile; toutes les noces se ressemblent, il n'y a de différence que dans les lendemains. »

Martí:

«Il ne se passa rien de particulier lors du mariage de la princesse et de Petit Doigt. Il est inutile de parler des mariages quand ils sont tout neufs, car c'est plus tard, quand les peines de la vie surgissent, que l'on voit si les époux s'entraident et s'aiment, ou s'ils sont égoïstes et lâches»

Ensuite, les deux contes rendent compte de manière semblable de la noce et de la joie du géant, bien que Martí élimine « la sortie du moustier »⁷⁵, de la même manière qu'il avait auparavant supprimé les autres allusions religieuses. La description de la fête est beaucoup plus enrichie dans la version de José Martí, car il ajoute des éléments qui donnent de la couleur à la scène. Comme nous l'avons déjà signalé, la figure de Paul réapparaît:

Laboulaye:

«...un seul homme, caché dans un coin, s'amusait d'une façon qui n'était point celle de tout le monde ; c'était Paul. Il se trouvait heureux qu'on lui eût coupé les oreilles, parce qu'il devenait sourd et n'entendait pas les éloges prodigués à son frère ; en revanche, il se trouvait malheureux de n'être pas aveugle, parce qu'il lui fallait voir le sourire des deux fiancés. Aussi finit-il par s'enfuir dans les bois, où il fut mangé par les ours; j'en souhaite autant à tous les envieux.»⁷⁶

Martí:

«Il y avait cependant dans un coin quelqu'un qui ne parlait pas, qui ne chantait pas. C'était Pablo, le jaloux, le pâlot, le sans oreilles, qui ne voulait pas voir son frère heureux et qui s'en alla dans la forêt pour ne plus rien entendre et ne rien voir, et c'est là qu'il mourut, dévoré par les ours dans la nuit noire.»⁷⁷

Comme on le voit, les deux contes conservent l'idée de la terrible fin de l'envieux. Cependant, on observe à nouveau le ton de leçon moralisatrice de Laboulaye, dans ses derniers mots. L'idée de Martí est plus fluide, il élimine certains détails, se réfère plus clairement à la « mort » de Paul, et mentionne à nouveau ses caractéristiques

⁷⁵ *Idem*, p.164.

⁷⁶ *Idem*, p.165.

⁷⁷ Martí, *Op.cit.*, p. 16 ; Trad., *Op. cit.*, p.47.

physiques, comme reflets de son portrait moral et ajoute «la nuit noire», qui apporte une note plus dramatique à la fin du personnage envieux. Le reste du conte est consacré à mettre en relief le résultat du comportement du petit personnage, en accord avec les attitudes positives qu'il a adoptées. Ainsi, dans chacune des versions, on raconte comment, malgré sa petite taille il a gagné l'affection de sa femme et de toute la cour, mais nous voyons encore des différences importantes:

Laboulaye:

«Après la mort de son beau-père, il occupa le trône pendant cinquante-deux ans, sans que jamais personne un seul jour désirât une révolution. Fait incroyable, s'il ne nous était attesté par la chronique officielle de son règne. Il avait tant de finesse, dit l'histoire, qu'il devinait toujours ce qui pouvait servir ou plaire à chacun de ses sujets ; il était si bon, que le plaisir d'autrui faisait toute sa joie. Il ne vivait que pour les autres. »⁷⁸

Martí:

«...et quand le roi mourut, il monta sur le trône et y demeura pendant cinquante deux ans. On dit qu'il gouverna si bien que ses vassaux ne souhaitèrent jamais un autre roi que Petit Doigt, qui n'était heureux que lorsqu'il voyait son peuple heureux, et qui ne prenait pas aux pauvres l'argent de leur travail pour le donner, comme les autres rois, aux fainéants ou aux brigands qui les protégeaient des rois voisins. On raconte, et ceci est vrai, qu'il n'y eut jamais de roi aussi bon que Petit Doigt.»⁷⁹

Comme on peut le voir, la manière d'envisager la bonté du petit personnage est différente. Chez Laboulaye il s'agit simplement d'un homme bon, tandis que chez Martí nous voyons les sentiments de Petit Doigt mis en relation avec ses fonctions de gouvernant, de telle sorte que son comportement diffère totalement de celui des rois classiques. Petit Doigt est avant tout un gouvernant juste et honnête, qui se préoccupe de son peuple.

En plus, il élimine l'affirmation de Laboulaye concernant l'absence d'une révolution sans doute due chez l'auteur français aux événements liés à la Révolution Française, mais qui pour Martí a du avoir, de son point de vue, un caractère contradictoire, car le Maître savait parfaitement que les monarchies étaient des formes de gouvernement représentatives d'un ordre social décadent, voué à disparaître. Ces conceptions apparaissent même dans *L'âge d'or* dans son article « L'exposition de Paris » où en référence à la révolution démocratique bourgeoise de 1789, il écrit: «Il y a cent ans encore, les hommes vivaient comme des esclaves des rois. [...] La France fut le pays des braves, le pays de ceux qui se soulevèrent pour défendre les hommes, le peuple qui ôta son pouvoir au roi. [...] C'était il y a cent ans, en 1789. Ce fut comme si un monde s'achevait et comme si un autre commençait. [...] Ni en

⁷⁸ Laboulaye, *Op.cit.*, p.165.

⁷⁹ Martí : *Op.cit.*, p.16 ; Trad., *Op.cit.*, p.47.

France, ni dans aucun autre pays, les hommes ne redevinrent aussi esclaves qu'autrefois.»⁸⁰

Autrement dit, il explique la situation d'injustice sociale qui prévalait dans le régime féodal, le changement révolutionnaire brusque et radical qui renversa ce monde et le remplaça par un autre, qui s'il était plus juste et eut à titre d'exemple une répercussion mondiale, n'était pas encore parfait, car les hommes étaient toujours esclaves, bien que moins. Nous voyons ainsi des conceptions profondes au sujet de ce que nous connaissons aujourd'hui comme Loi des changements des structures économiques et sociales, qui explique, entre autres choses, que même s'il existe une amélioration des conditions de vie pour le travailleur, dans le passage du système féodal au système capitaliste, dans ce dernier le travailleur est toujours un esclave salarié. C'est pourquoi il n'est pas étonnant que Martí élimine totalement l'idée de Laboulaye. Finalement, les contes se concluent sur d'importantes différences :

Laboulaye:

«Mais pourquoi louer sa bonté? n'est-ce pas la vertu des gens d'esprit? Quoi qu'on en dise, il n'y a pas de bonnes idées ici-bas ; je ne parle que des bêtes à deux pieds et sans plume. Quand on est bête, on n'est pas bon; mais quand on est bon, on n'est pas bête: croyez-en ma vieille expérience. Si tous les imbéciles ne sont pas méchants, ce dont je doute, tous les méchants sont des imbéciles. C'est la morale de mon conte; elle en vaut bien une autre. Qu'on en trouve une meilleure, je l'irai dire à Rome.»⁸¹

Martí:

«Mais il est inutile de dire que Petit doigt était bon. Un homme à l'esprit aussi grand ne pouvait qu'être bon ; car celui qui est stupide n'est pas bon et celui qui est bon n'est pas stupide. Avoir du talent, c'est avoir du cœur ; quelqu'un qui a du cœur est quelqu'un qui a du talent. Tous les coquins sont des imbéciles. Les hommes bons sont ceux qui l'emportent, à la longue. Et celui qui tire une meilleure leçon de ce conte, qu'il aille le raconter à Rome.»⁸²

Premièrement nous voyons comment est conservée dans les deux contes la relation entre l'application conséquente de l'intelligence et la pratique de la bonté, expliquée par Martí, comme tout le conte, de manière simple et sans le ton de leçon de Laboulaye, qui parvient ici à son apogée et il renvoie même à la moralité de son conte et tire, comme ailleurs, ses opinions personnelles.

Martí ajoute une phrase importante: «les hommes bons sont ceux qui l'emportent à la longue ». Il sait et l'a même montré dans *L'âge d'or* à travers des figures comme celles du Père Las Casas, que, parfois, des circonstances historiques concrètes ne permettent pas le triomphe des idées justes et qu'il est nécessaire d'attendre des conditions plus propices.

⁸⁰ *Idem*, pp. 139-140.

⁸¹ Laboulaye : *Op.cit.*, pp.165-166.

⁸² Martí : *Op. cit.*, p.16. ; Trad., *Op.cit.*, p.47

Conclusions

Dans ce travail, nous avons essayé de prendre en compte les différences fondamentales entre les deux contes, même s'il reste bien des aspects à explorer, particulièrement du point de vue littéraire, que nous n'avons pu aborder faute de temps. Par ailleurs, durant notre exposé nous avons plusieurs fois employé l'expression « pratiquement littérale » pour indiquer qu'il n'y a pas de différences d'argument profondes ce qui ne veut pas dire qu'il n'existe pas d'autres différences subtiles, tant de contenu que de forme qui méritent, sans doute, d'être analysées.

Cependant, nous considérons qu'en fonction de ce que nous avons mis en avant, il est démontré que les deux aspects éducatifs mentionnés, les oppositions de classes, l'élément anti-monarchique et les types humains, qui ont une grande valeur dans la version originale sont effectivement utilisés par Martí pour transmettre des enseignements profonds. Les différences discutées peuvent se résumer à trois types de base :

SUBSTITUTION: lorsque se produit un changement partiel ou total de la structure donnée par Laboulaye et qu'elle est remplacée par une nouvelle. En sont l'exemple, entre autres, la substitution de la possibilité d'une vie meilleure à l'étranger par la nostalgie du départ, le changement du type de monnaie, et le changement dans l'évaluation de la figure de la princesse et du royaume.

SUPPRESSION: quand l'idée originale de Laboulaye est supprimée totalement de la version traduite et n'apparaît sous aucune autre forme. Tel est le cas, parmi les principaux, de la suppression des allusions religieuses, le jargon de palais et adulateur de Poucinet et le ton didactico moralisateur qu'emploie Laboulaye à des moments clé du conte.

AJOUT: quand Martí incorpore des éléments qui n'apparaissent en aucune façon dans la version française. En sont l'exemple, pour n'en citer que quelques uns, l'inclusion de conceptions de la vie, le profilage de types humains avec des caractéristiques positives ou négatives qui dessinent mieux les contours de chacun des personnages et le renforcement des oppositions de classes sociales.

En rapport avec les types humains on peut ajouter que les personnages de José Martí sont beaucoup plus humanisés. Dans *Petit Doigt perdue* le désir de connaissance, le courage, l'intelligence et l'abnégation de Poucinet, mais le personnage de Martí est plus décidé, ferme et sûr de lui devant la princesse et le roi. Il a aussi un air plus héroïque et son attitude généreuse et désintéressée il la met au service de ses fonctions de gouvernant, pour régner avec une plus grande justice que d'autres rois. Au pôle opposé, le personnage de Paul, dont Martí augmente notablement le degré de perversité et de mauvaise intention, devient sans aucun doute tout à fait rejetable par l'enfant.

Par ailleurs, la critique anti-monarchique de José Martí est plus subtile, en présentant le roi, sans le dire, comme un personnage capricieux, mécontent et malhonnête, aussi pervers que Paul, car en définitive ce n'est rien d'autre qu'un égoïste avec du pouvoir. De même, l'allusion aux classes sociales s'accroît en présentant le schéma bien défini des pauvres et des riches.

Comme dernier élément, il convient de souligner la disparition des allusions religieuses dans la version de José Martí, ce qui s'articule parfaitement avec le traitement que Martí donne à ce thème dans *L'âge d'or*.

Finalement la version de José Martí est plus fluide et avenante et ne présente à aucun moment l'aspect de morale éducative que le conte français adopte dans certaines parties, même si nous n'avons pas tenu compte que parfois une connaissance imparfaite du français a pu nous conduire à des erreurs d'interprétation.

On peut donc conclure que ces différences sont substantielles et montrent les visées éducatives bien définies de José Martí, qui l'amènent non seulement à transformer ou à supprimer des idées inadaptées à son public, mais encore à ajouter de nouveaux éléments qui enrichissent du point de vue humain et révolutionnaire la nouvelle version.

Remerciements

Nous souhaitons exprimer nos remerciements au professeur Ester Pérez, de la Faculté des Langues Étrangères de l'Université de La Havane, pour ses suggestions durant la révision de notre traduction du français ; à Marta Machado, de la Bibliothèque de l'Institut d'Océanographie, et à Elsa Sánchez, de la Bibliothèque Nationale « José Martí », pour son aide enthousiaste dans la localisation et l'obtention de certaines références bibliographiques.

